

On vibre, on cogite, on rit, on se remémore

Les metteurs en scène Bach-Lan Lê-Bá Thi, Carole Lorang et Éric Petitjean proposent au Théâtre d'Esch/Alzette une adaptation du roman «Leurs enfants après eux»

Par Franck Colotte

«Leurs enfants après eux» (Prix Goncourt 2018) de Nicolas Mathieu est le roman d'une vallée dévastée, d'une époque, de l'adolescence, le récit à la fois politique et sociologique d'une jeunesse qui doit trouver sa voie dans un monde qui meurt. Les protagonistes – Anthony, Steph, Clem, Hacine – vivent dans une cité sidérurgique délaissée (Heillange): durant quatre étés (de 1992 à 1998), ils vont vivre toute une série d'aventures, faire leurs expériences, voir les idylles se nouer, leurs rêves se briser, des finales de football les réunir, avant que le destin ne les disperse.

Récemment donnée au Théâtre d'Esch, l'adaptation de ce roman s'est révélée être une transposition théâtrale globalement réussie, sous-tendue par deux qualités majeures que sont la création d'atmosphères et le jeu (spontanée et interpellant) des comédiens.

Un défi de taille

Transposer sur une scène théâtrale un roman de plus quatre cents pages peut sembler, de prime abord, être un défi de taille dans la mesure où la sélection des scènes, les coupes dans le tissu textuel se doivent d'être judicieuses et représentatives – que le spectateur ait lu le roman de Nicolas Mathieu ou pas.

L'adaptation eschoise (due à Joseph Incardona en collaboration avec les metteurs en scène Bach-Lan Lê-Bá Thi, Carole Lorang et Éric Petitjean), respectant l'architecture initiale du roman, a adopté une structure épisodique quadripartite, répartie en deux soirées (sachant que sera aussi offerte le samedi 22 octobre à 17 heures la possibilité de voir l'intégrale en une seule fois).

Une fluidité kaléidoscopique

Comme l'on sait, une série (télévisée) est une œuvre de fiction composée d'épisodes reliés entre eux par une forme narrative, des personnages et des thèmes, abordant un ou plusieurs genres: la fluidité kaléidoscopique ainsi que l'aspect protéiforme de cette adaptation constituent, du point de vue formel et structurel, le premier élément susceptible de ravir le spectateur et d'imprimer en lui une marque émotionnelle et réflexive durable.

Pour ce faire, un groupe composite de douze comédiens principaux d'âges, d'origines et d'horizons différents – une sorte de dodécaèdre théâtral, à douze faces qui s'appellent et se complètent – a employé son talent et son énergie pour faire ressortir et ressentir les caractéristiques essentielles de l'opus goncourisé, à savoir sa dimension ludico-humoristique, introspective et spéculaire.

A voir et sentir, à s'émouvoir et à rire

Le roman de Nicolas Mathieu donne à voir et sentir, à s'émouvoir et à rire. S'agissant de l'humour (noir, grinçant, émouvant), on notera la performance notamment du personnage d'Anthony (interprété par Jules Puibaud dont la carrière prometteuse laisse à supposer d'autres succès) et de celui de Patrick (incarné par Joël Delsaut, comédien polyvalent et chevronné qu'on ne présente plus sur la scène luxembourgeoise).

Une jeunesse désœuvrée et creuse pour l'un (ce que l'on a bien perçu lors du premier épisode intitulé «Été 92: On s'emmerde grave, non?»), une vie taraudée et noyée dans l'alcool pour l'autre; au total, deux existences ca-

bossées appartenant au «monde des fêtes foraines et du Picon, de Johnny Hallyday et des pavillons, le monde des gagne-petit, des hommes crevés au turbin et des amoureuses fanées à vingt-cinq» (pour reprendre les mots de Nicolas Mathieu), rongées par la «beaufitude» et en même temps bouleversantes d'une humanité qui s'offre à nous comme un miroir à peine prismatique, comme pour ancrer le travail de mémoire et de réflexion (auquel souscrivent à la fois l'auteur et les metteurs en scène) dans les profondeurs de nos esprits et nos cœurs.

Suggestive, la mise en scène l'est dans la mesure où le décor, minimaliste et cependant souvent symbolique (à l'instar de la lumière du néon, froide et crue, qui porte sur les êtres et les situations un regard chirurgical, quasi autopsique), incite le spectateur à s'imaginer les non-dits, les impensés, les indicibles, à donner par lui-même une épaisseur esquissée au fil des scènes conflictuelles, sensuelles, monologiques dans lesquelles il est plongé par le processus multidimensionnel de l'étonnement (qui comporte, comme l'on sait, un versant expérientiel, un

Le décor est minimaliste et cependant souvent symbolique.

Photos: Patrick Galbats



Le spectateur est incité à s'imaginer les non-dits, les impensés, les indicibles.

caractère cognitif, une forme d'évaluation et de prise de conscience).

Des flashes analeptiques

Quatre parties (s'étendant de l'été 1992 à 1998) sous-tendues par la convergence de lignes de force émotionnelles, par la congruence de thématiques agonistiques (comme Anthony, qui peine à trouver une place dans le monde qu'il côtoie) ou dilemmatiques (comme le montre le personnage de Hacine, tiraillé entre ses envies de vie de famille et de sorties noc-

turnes), sociales (où la misère le dispute souvent à la bêtise ou à l'éternel retour du même), par la présence de scènes érotisées (auxquelles Stéphanie – Laëtitia Galy, et Clémence – Pauline Collet, donnent une coloration pétillante et pittoresque) ou encore le surgissement de flashes analeptiques, entre autres liés au phénomène du transfuge de classe.

Tous ces êtres de papiers devenus réels pendant plus de trois heures se sont démenés sous nos yeux pour gérer un passé parfois obsessionnel, une double absence, des angoisses irréconciliables, etc.

Les étés où l'on s'ennuie, le traditionnel bal du 14 juillet (ou de n'importe quelle autre fête nationale), les clichés matérialistes relatifs au Luxembourg, la finale d'une Coupe du Monde de football (comme celle de 1998 qui vit l'exaltation et l'exultation de tant de supporters), autant de madeines de Proust que le spectateur s'est plu à revivre dans la mesure où, en photographiant les espoirs, les rêves, les désirs, les colères et les doutes d'un cortège de personnages qui sonnent juste, elles lui procurent un grand nombre de souvenirs cartographiques.

On vibre, on cogite, on rit, on se remémore. Voilà en définitive le «tétrapharmakon» (ou «quadruple remède», pour employer un vocabulaire épicurien) que propose la transposition luxembourgeoise du roman de Nicolas Mathieu. À quand l'adaptation de «Conemara»?

Une intégrale des quatre épisodes est proposée au Théâtre d'Esch/Alzette le samedi 22 octobre à 17 heures. Infos: www.theatre.esch.lu

Le spectacle sera à l'affiche du Théâtre de la Manufacture-CDN Nancy Lorraine, du 8 au 10 décembre. Infos: www.theatre-manufacture.fr

